

Études littéraires africaines

Le contre-Meursault et ses lectures

Thierry Perret



Number 39, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033140ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033140ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perret, T. (2015). Review of [Le contre-Meursault et ses lectures]. *Études littéraires africaines*, (39), 162–168. <https://doi.org/10.7202/1033140ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

du roman pour Thierry Perret, le rapport avec Camus pour Danielle Pister, la question générale du livre pour Brigitte Dodu.

NdlR

Le contre-Meursault et ses lectures

On ne comprend pas toujours les facteurs qui font, un jour, un succès littéraire. Mais, dans le cas de Kamel Daoud, les choses pourraient sembler claires : mettez une dose d'Albert Camus, le Nobel indémodable, rajoutez un réactif puissant qui serait cet acide de la *Françalgérie*, l'amalgame de reproches et de frustrations qui partout s'insinue et corrompt, trempez avec le style mordant d'un écrivain qui aime à rire de tout ce qui est désespérant, agitez et servez bien frappé. Plus tard, une *fatwa* ou ce qui en tient lieu, et vous obtenez le livre fortement épicé dont tout le monde parle sans, souvent, l'avoir lu. Et vous vous réjouissez qu'un livre aussi improbable, qui ne raconte (presque) rien, qui tout entier n'est qu'une prouesse d'écriture, trouve son public.

Quel public ? Pour quel livre ? Il faut avoir lu *Meursault, contre-enquête* dans son liquide amniotique, en Algérie et, comme on dit, « chez Barzakh », pour commencer à examiner la question. Lorsque le livre de Kamel Daoud est sorti à Alger, en octobre 2013, à l'enseigne de cette maison d'édition², les lecteurs algériens ont pu avoir le sentiment de poursuivre une chronique familière. Celle, bien sûr, que publie Kamel Daoud depuis 1997 sous le titre « *Raina raikoum* » dans le *Quotidien d'Oran* : des billets où le commentaire politique est roi (mais l'Algérie est le royaume du *politique*, auquel rien n'échappe), qui sont un concentré de férocité et de lucidité amère, servi par un sens précis, inventif, de cette langue si bien faite pour l'épigramme ; de l'ironie si l'on veut, mais de l'ironie redevenue un combat, et il y a quelque chose d'implacable dans le style de Daoud. Le *Meursault* se déploie dans cette même dimension où *on ne laisse rien passer* : une charge d'artillerie, tout le long de ses 191 pages, ce qui fait beaucoup pour de l'épigramme.

Pas mal de lecteurs confient alors : « Je n'ai pas aimé ». C'est qu'ils n'ont pas vu tout de suite qu'il y avait là non seulement un style, qu'on peut préférer en dosage quotidien, mais également un enjeu et une métamorphose, car, transposée dans le roman, cette

² Fondées en 2000 par Selma Hellal et Sofiane Hadjadj, les éditions Barzakh offrent un catalogue de plus de 150 titres, consultable à l'adresse : <http://www.editions-barzakh.com/>. Le travail de la maison d'édition a été couronné par la Fondation Prince Claus en 2010.

effervescence ironique se recompose, s'amplifie en une sorte de théâtre de la cruauté. Certes, Kamel Daoud s'adosse à Camus et à son territoire de l'Absurde, qui répond si bien à la définition qu'il propose, jour après jour, de l'Algérie. Mais Camus, on l'a assez dit, n'est qu'un prétexte qui court dans toute la première partie du livre ; et l'auteur a une ambition, pour qui veut la voir : faire le roman de la condition tragique de l'Algérie qui ne peut se régler, ou s'inventorier, que par la cruauté. C'est en cela que Kamel Daoud, l'homme qui lutte pied à pied avec la haine de soi, est profondément algérien.

Ce défi a pu échapper à nombre de ses concitoyens, tellement habitués à la mise en cause polémique de « Camus le pied-noir ». Ils auront préféré s'accrocher à ce qui est désormais une vieille lanterne : cette absence de l'indigène dans *L'Étranger*, sinon par sa désignation anonyme, l'Arabe. Reconnaissons que Daoud ne les a pas aidés, puisqu'il en fait l'argument de son livre : « l'Arabe tué, 25 fois cité dans le roman, sans que Camus ait pensé à lui donner un nom »³... Mais ce roman choral est composé en contrepoint de *L'Étranger*, pour interroger la destinée d'un personnage inconnu, l'Arabe, émergé de la colonisation comme un absent, et qu'il faut rendre visible. Or sa présence, on l'a bien compris, est un problème.

Dans un premier temps, la sortie du roman en Algérie n'a pas suscité de grandes réactions. Ameziane Ferhani, dans *El Watan* du 8 octobre 2013, dresse le portrait d'un Kamel Daoud en « détective émérite de l'imaginaire et de sa réalité » et salue « un texte vivant, décapant, où Camus est respecté mais son livre fouillé de fond en comble, toujours mine de rien », texte qu'il enjoint au lecteur de découvrir. L'ouvrage, cependant, est loin de déchaîner les passions. Que Kamel Daoud s'en prenne à cette Algérie « incroyablement sale », aux Algériens perçus en « rats d'égouts » aux « marmailles grouillantes », ou qu'il ajuste ses tirs en visant la bigoterie ambiante et les intolérances d'un néo-islamisme conformiste, la belle affaire ! Les Algériens ont la dent dure contre eux-mêmes, l'autoflagellation est une discipline nationale ; et ce genre de cruauté n'est pas exceptionnel dans la configuration historique très spéciale où tout Algé-

³ Cette citation a largement été reprise par les médias. Le texte original dit plus précisément : « Et bien sûr, le soir même j'ai entamé ce livre maudit. Je me suis senti tout à la fois insulté et révélé à moi-même. Une nuit entière à lire comme si je lisais le livre de Dieu lui-même, le cœur battant, prêt à suffoquer. Ce fut une véritable commotion. Il y avait tout sauf l'essentiel : le nom de Moussa ! Nulle part. J'ai compté et recompté, le mot "arabe" revenait vingt-cinq fois et aucun prénom, d'aucun d'entre nous » (p. 174-175).

rien se sent tout à la fois l'accusé et le juge d'un procès permanent. Mais, et c'est un mouvement d'opinion très caractéristique, il est entendu qu'on peut tout se dire pourvu que cela reste entre soi. Le problème est venu du soudain retentissement du roman en France, là où, précisément, il n'est pas vraiment admis que l'image de l'Algérie puisse être un sujet de discussion.

L'Algérie, qui se déteste mais qui adore agiter le drapeau, a vécu avec une passion digne des grands émois sportifs la compétition du Goncourt ; l'échec *in extremis* de l'enfant du pays a peut-être déçu et ravivé de vieilles plaies d'amour-propre, mais on était tout disposé à la fierté bienveillante.

Sauf que cet échec a été un coup d'envoi, et qu'on n'a jamais autant parlé du « Daoud » qu'après le Goncourt. L'écrivain, invité dans tous les médias, a résumé en quelques formules assassines tout ce qu'il pensait de l'Algérie et de son refus de la modernité. Décembre (2014) est le mois où tout bascule : Kamel Daoud, ayant été invité sur le plateau télé de Laurent Ruquier, est condamné à mort quelques jours après par un vrai-faux imam, et Bernard Henri-Levy (détesté en Algérie) affiche son soutien à l'écrivain condamné. Le bruit est énorme, les ventes du livre s'envolent, et les Algériens se rebiffent.

Les réactions, en particulier sur les blogs, sont outrées. Citons-en quelques-unes : « chantre de la néo-colonisation », Kamel Daoud montre « patte blanche aux pieds noirs »⁴ ; la sélection au Goncourt ? Elle fleure « l'insidieuse provocation néocoloniale » et K. Daoud n'est qu'un « écrivain algérien qui pratique un ersatz de français, un français d'Arabe », et se montre bien sûr un « supplétif des lettres françaises »⁵ ; ou encore : Daoud accomplit la « mission subliminale de réhabiliter *a posteriori* la colonisation à travers une réalgérianisation de Camus..., qui frapperait d'illégitimité l'Algérie indépendante »⁶. Ces propos émanent tous d'universitaires qui, dans un français des plus châtiés, témoignent de la difficulté à concevoir la littérature comme détachée du politique, surtout quand il s'agit de la relation avec l'ex-colonisateur. C'est ce que résume, magistral, un Rachid Boudjedra qui, notamment sur la chaîne arabophone KBC le 24 décembre 2014, traite Kamel Daoud de « lèche-bottes » : « Il y a des écrivains qui cherchent à avoir un visa

⁴ MOKHBI (Abdelouahab), « Kamel Daoud ou le syndrome de Sansal », sur : <http://algerienetwork.com/> ; déposé le 29/12/2014.

⁵ MERDADI Abdellali, dans *Reporters* du 8 novembre 2014.

⁶ SENOUCI (Brahim), « Lettre à Kamel Daoud », *Le blog de Brahim Senouci*, sur : <http://brahim-senouci.over-blog.com/> ; déposé le 14/11/2014.

littéraire... Ce Kamel Daoud, qui était journaliste, a écrit un livre moyen, médiocre ». Avec le coup de pied final : « Camus, lui, était un grand écrivain ». Mais c'est du Boudjedra...

Soyons honnêtes : dans l'ensemble, la solidarité avec l'écrivain désormais menacé de mort a prévalu, et tous les lecteurs n'ont pas ce rapport blessé à l'identité algérienne, qui conduit à considérer comme crime de lèse-majesté le fait de débattre de l'Algérie sur les plateaux de télévision français. Mais une tendance est là, lourde, récurrente, qui en dit plus sur les obsessions nationales que sur les enjeux de l'œuvre.

Parmi les lectures algériennes du roman, il faut citer la journaliste Ghania Mouffok qui, sur le site *Mondafrique*, écrit le 5 novembre :

Kamel Daoud est le brillant chroniqueur du désenchantement. Désenchanté de ce monde arabe épuisant, incapable de se sortir de ses bourbiers, souffrant avec la morgue des croyants... désenchanté de ces pouvoirs languissants, poussifs, dont la seule agitation politique est de durer. Issu d'une génération qui n'aura connu que des veillées sanglantes, il écrit comme on se débarrasse du nationalisme, de l'islamisme, du socialisme, de l'impérialisme pour qu'advienne le « je », le singulier.

Si, en France, l'accueil a été massivement favorable, c'est que la littérature a repris ses droits. Dans le *Monde des Livres*, Macha Sery évoque « une langue à la fois classique et neuve par ses métaphores, dense et sensorielle, admirable de clarté et de mystère mêlés. [...] Voilà comment écrit Kamel Daoud : magnifiquement »⁷. Pour André Rollin, dans le *Canard enchaîné*, le défi est bien – et avant tout – littéraire : « écrire une fiction autour d'une fiction ». Antoine Perraud, encore, dans *La Croix* : « Projet passionnément littéraire... la cadence, les tournures, le rythme, le souffle et la pulsation de cette langue, comme orale et pourtant si écrite, sont stupéfiants ! »⁸.

Les critiques, dans leur majorité, réduisent leur commentaire à ces deux constantes : l'écriture est âpre, généreuse, efficace, en un mot : superbe ; et il y a bien sûr le coup de chapeau ou le pied de nez à Camus, qui fait du roman de Daoud une curiosité littéraire pleine d'allusions textuelles. Très peu se risquent sur le terrain de l'histoire, et en particulier de ce qu'il y aurait à comprendre, dans le

⁷ SERY (Macha), « Kamel Daoud double Camus », *Le Monde des Livres*, 25/06/2014.

⁸ ROLLIN André), « Les fracas du Soleil », *Le Canard enchaîné*, 11/06/14 ; et : PERRAUD (Antoine), « Ricochet algérien », *La Croix*, 15/05/14.

Meursault, de la destinée contemporaine de l'Algérie. Mais c'est par là aussi que l'on comprend à quel point l'Algérie est devenue, pour les Français, comme un territoire détaché de cette histoire commune qui est encore vécue si intensément par les Algériens. Un Régis Debray se rapproche, lui, de l'axe central du livre en notant – dans son discours lors de la remise du Goncourt du Premier roman – qu'il s'agit d'une « plongée dans l'histoire réelle, dans le plus obscur d'une histoire de désillusions et de rêves avortés, *qui nous est commune* »⁹.

Seule, au fond, à ce moment, parce qu'elle est des deux rives et qu'elle a fait, depuis longtemps, de Camus et de *L'Étranger*, une sorte de ligne de partage de l'histoire littéraire ou de l'histoire tout court entre les deux pays, l'universitaire Christiane Chaulet Achour a, dans plusieurs articles, brassé toute la matière du livre. Partageons une de ses conclusions : « Ce roman, en ne faisant pas de concession et en se hissant sur les épaules d'un aîné admiré et bousculé, oblige à regarder plus loin à l'horizon, à dépasser la période coloniale après avoir fait solde de tout compte, pour se regarder en face »¹⁰.

C'est – assez logiquement – hors de France et hors d'Algérie qu'a été formulée la critique la plus englobante du roman. Le long article d'Adam Schatz publié par le *New York Times Magazine* le 1^{er} avril 2015 détaille les significations du *Meursault, contre-enquête*. L'auteur est allé en Algérie, il en montre la complexité et les paradoxes, et il plante sobrement le décor qui livre les clés du roman. « *Meursault* est moins une critique de *L'Étranger* qu'il n'en est sa séquelle post-coloniale ». Et Adam Schatz de citer Daoud : « *L'Étranger* est un roman philosophique, mais nous sommes incapables de le lire autrement que comme un roman colonial ». Il fallait un non-Français pour le dire avec cette simplicité : « un demi-siècle après son indépendance, la vie intellectuelle algérienne continue d'exister dans l'ombre de l'ancien colonisateur »¹¹. Et bien sûr cette ombre fait ombrage...

Il faudrait alors expliquer – aux Algériens comme aux Français – pourquoi le roman de Kamel Daoud est un phénomène littéraire porteur de sens, dans leur long parcours. Un phénomène, – Sofiane

⁹ « Discours de Régis Debray à l'occasion de la remise du Prix Goncourt du Premier Roman à Kamel Daoud », sur : <https://www.facebook.com/notes/actes-sud/> ; déposé le 07/05/2015.

¹⁰ CHAULET ACHOUR (Christiane), « J'ai démantelé l'œuvre de Camus, mais avec amusement », *Algérie Littérature/Action*, n°182-185, mai-octobre 2014, p. 8-14.

¹¹ SCHATZ (Adam), « Stranger Still », *New-York Times Magazine*, 01/04/2015.

Hadjadj son éditeur en témoigne –, qui a dépassé toutes les prédictions. Ainsi, en mai 2015, le roman s'était déjà vendu à 120 000 exemplaires en France, et 23 traductions avaient été contractualisées – plus que pour le Goncourt de Jérôme Ferrari. La sortie, en juin 2015, de la traduction en anglais réalisée par Other Press devrait évidemment multiplier les ventes, sans parler des sorties en Allemagne et en Italie. Adaptation cinématographique et adaptation théâtrale sont déjà en cours de réalisation en France¹². Et Kamel Daoud comme son éditeur tentent de surnager dans une tempête médiatique qui ne cesse de souffler depuis novembre 2014 : « Kamel est comme dans une bulle... même ses amis ont du mal à réaliser ce qui est arrivé et pourquoi on ne peut plus le joindre »¹³.

Bien sûr, les éditions Barzakh, qui n'ont pas seulement publié le texte, mais l'ont aussi commandé, accompagné, porté, ont vécu l'aventure comme un rêve. « On gagne de l'argent... »¹⁴, indique l'éditeur pour qui rien ne sera plus jamais comme avant. Avant, c'était, depuis la création des éditions Barzakh en 2000, le parcours heurté de deux passionnés de littérature qui ont appris leur métier sur le tas, et ont réussi à s'imposer, surtout à partir de 2005, par des ouvrages de qualité dans un marché du livre diversifié et confus. Confus, car tiré par les commandes publiques, dans un pays où le taux de lecture et la distribution restent des difficultés majeures.

Barzakh a été le premier éditeur algérien à monter de véritables coéditions avec des éditeurs étrangers, et à commencer à leur vendre des droits, inversant le fameux échange Nord-Sud. Mais tout cela restait à une échelle modeste. Avec *Meursault, contre-enquête*, un seuil a été franchi : l'ouvrage, avec plus de 10 000 exemplaires vendus en Algérie¹⁵, a battu tous les records nationaux pour un ouvrage de fiction. Or, il s'agit de la littérature *en français*, qui continue à concentrer l'essentiel du lectorat et, il faut bien le reconnaître, l'essentiel des talents d'auteur puisque la jeune génération en arabe tarde encore à s'imposer. Situation étrange de bilinguisme, qui n'a rien de comparable à celle du Liban où l'usage du français est réservé à une élite, et alors que l'Algérie des classes moyennes est désormais dans l'ère de la massification en arabe,

¹² *Meursaults* : adaptation et mise en scène de Philippe Berling avec Ahmed Benaïssa et Anna Andreotti. Création du Théâtre Liberté en co-production avec le Festival d'Avignon, le Théâtre des Bernardines et la Friche de la Belle de Mai : <http://www.festival-avignon.com/fr/spectacles/2015/meursaults>. L'adaptation cinématographique est en cours par Said Ould Khellifa.

¹³ Thierry Perret, entretien avec Sofiane Hadjadj en date du 13 mai 2015.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

après trois décennies d'arabisation quasi intégrale de l'enseignement. « En 2005, je pensais que notre génération était la dernière à utiliser le français », indique Sofiane Hadjadj. Et maintenant ? « Il y a eu évidemment le Daoud, qui brouille encore un peu plus les cartes ». Une pause, puis un sourire : « Nous allons sortir à la rentrée un essai, je pense, qui aura un certain retentissement »¹⁶. Son titre peut se passer de commentaires : *L'Impossible Éradication du français en Algérie*.

■ Thierry PERRET

Meursault, contre-enquête : les miroitements d'un texte

La première phrase de *Meursault, contre-enquête* : « Aujourd'hui, M'ma est encore vivante », pastiche de l'incipit de *L'Étranger*, « Aujourd'hui, maman est morte », impose d'emblée le roman de Kamel Daoud comme une lecture spéculaire de celui de Camus. Sens et tonalité s'inversent : le discret équilibre euphonique du texte-source, l'amuissement sonore que créaient labiales et consonnes sourdes – mimétique d'un souffle qui s'éteint ou signe de la passivité du narrateur –, disparaissent pour laisser place au rythme plus heurté et énergique de l'auteur algérien.

Haroun, le narrateur, veut restituer à son frère, l'Arabe resté anonyme chez Camus, son identité, sa dignité d'homme bafouée. Sa réhabilitation passe par la réécriture de l'histoire, « dans la même langue, mais de droite à gauche » (p. 16). Elle replace l'Arabe, simple silhouette, vite escamotée dans *L'Étranger*, sur le devant de la scène, et impose l'idée d'un Meursault meurtrier par intention et non par accident. Mais la précision, de « droite à gauche », renvoie inévitablement à la langue arabe qui s'écrit dans le sens contraire du français, ce qui réfute l'expression « même langue ». Une tension, voire une aporie, se crée, qui fait douter de la réussite de l'entreprise annoncée. Incapable d'écrire l'histoire de son frère, Haroun la confie, pour réfuter la version de Meursault, à un auditeur qui doit en faire un livre. Pourtant, à la fin de son récit-monologue, le narrateur lui laisse la liberté de le croire ou non. Le langage ainsi que le rapport ambigu entre réalité et littérature fondent donc la problématique du roman de Kamel Daoud. Les paysages, les hommes, les actes n'ont d'existence que par les mots qui les décrivent. Or ces derniers, dans une sorte de miroitement, semblable à celui qui aveugle Meursault sur la plage algéroise, rendent le monde insaisissable : ils éclairent autant qu'ils créent d'ombres portées.

¹⁶ *Ibid.*